Agôn. Performance et compétition (V^e-XII^e siècle)

Colloque international, Francfort-sur-le-Main, 16-18 juin 2011

Thomas Lienhard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/378>

DOI : 10.4000/ifha.378

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2012

Pagination : 19-24

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Thomas Lienhard, « Agôn. Performance et compétition (V^e-XII^e siècle) », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 4 | 2012, mis en ligne le 14 février 2013, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/378>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

©IFHA

Agôn. Performance et compétition (V^e-XII^e siècle)

Colloque international, Francfort-sur-le-Main, 16-18 juin 2011

Thomas Lienhard

NOTE DE L'ÉDITEUR

Rapport établi par Thomas Lienhard

En juin 2011 a eu lieu à l'IFHA un colloque consacré à la compétition, dans le sens le plus sportif du terme, au haut Moyen Âge. Les actes de la rencontre, encore sous presse (mais accessibles à notre équipe) à l'heure où nous écrivons ces lignes, auront été publiés lorsque paraîtra le présent numéro de la *Revue*, de sorte que l'on peut rendre compte ici à la fois du colloque lui-même et de la publication qui en résulte¹.

La rencontre a eu lieu à l'initiative de nombreuses institutions de recherche européennes qui coopèrent depuis plusieurs années pour analyser les sociétés du premier Moyen Âge (Ve-XIIe siècle). Dans ce cadre, un premier cycle, auquel l'IFHA avait été étroitement associé², s'était consacré à l'étude des élites durant cette période altimédiévale. Un nouveau cycle, dont la rencontre de Francfort a sonné l'ouverture, se tourne désormais vers les mécanismes de compétition dans ce même cadre chronologique³. Et pour ce colloque liminaire, le choix avait été fait d'aborder les aspects les plus performatifs de cette compétition : il fut ainsi question de sport, de jeux et de leurs règles, de spectacle et de violence, le tout étant pratiqué sous l'œil sourcilieux des autorités altimédiévales, de plus en plus sensibles aux courants les plus ascétiques du stoïcisme et du christianisme. Telle était en effet la problématique centrale du colloque : tandis que le monde antique était pétri des valeurs de la compétition individuelle et collective, celles-ci paraissent perdre de leur importance durant le haut Moyen Âge. Sont-elles niées, ou réinvesties en d'autres sens à la faveur du développement d'une nouvelle société ? Le présent compte rendu n'est pas le lieu pour rendre compte de toute la richesse des communications présentées durant ces

trois journées francfortoises : contentons-nous donc d'en présenter les résultats les plus marquants, en renvoyant le lecteur avide d'informations supplémentaires vers le volume publié ou, s'il est pressé, vers le programme de la rencontre, disponible en ligne⁴.

Il appartenait à François Bougard (univ. Paris Ouest-Nanterre- La Défense), initiateur du colloque, de tracer en introduction le fil rouge de l'évolution séculaire qui a vu les jeux publics, ciment de la vie sociale gréco-romaine, disparaître progressivement de la vie publique dans l'Occident médiéval. Le conférencier commença par rappeler que les termes antiques désignant la compétition sportive, s'ils sont pluriels, ne sont pas identiques : le terme grec d'*agôn*, s'il a certes été importé en latin dès l'Antiquité, se distinguait sémantiquement de *certamen* en conservant un sens plus large : alors que le second désigne essentiellement la prouesse physique compétitive (il est une sous-catégorie du *ludus* selon Isidore de Séville), *agôn* au contraire peut nommer toute sorte de compétition, y compris dans le domaine intellectuel ou rhétorique. On peut alors le définir comme une compétition voulue et définie en tant que telle, soumise à des règles établies à l'avance, dotée d'un prix ou d'un enjeu, et surtout menée devant un public.

Le long déclin de cette structure sociale commença dès le début de notre ère, lorsque les Romains, contrairement aux Grecs, abandonnèrent la pratique des jeux publics aux catégories sociales les plus modestes. Les plus riches continuaient certes de fréquenter et de financer ces spectacles, mais n'y participaient plus guère physiquement : aux risques physiques s'ajoutait une répulsion accrue à l'idée de se produire presque nu devant le reste de la société. Au IV^e siècle de notre ère au plus tard, le mode de vie sportif ne suscitait plus que le mépris des élites sociales occidentales.

À ce déclin sociologique, le discours émergent du christianisme vint ajouter de nouveaux facteurs d'opposition vis-à-vis de l'*agôn*. Dans le sillage de Tertullien, les auteurs chrétiens reprochèrent pêle-mêle aux jeux d'être des repaires d'idolâtres (n'étaient-ils pas organisés, en particulier, en l'honneur de tel ou tel dieu païen ?), des occasions de volupté voire d'obscénité, de dénaturation du corps humain sous l'effet de la musculation ; il est vrai que la critique s'adressait alors essentiellement non plus au sportif mais au spectateur, qualifié de voyeur. À l'extrême fin de l'Antiquité, on reprocha encore à ces manifestations de constituer des dépenses inutiles que l'on aurait pu remplacer avantageusement par des œuvres de charité, ou encore des vains divertissements qui éloignaient des pratiques physiques véritablement nécessaires, celles de l'entraînement guerrier. Dans le sillage de cet assaut critique, les interdits ne tardèrent pas : les conciles hispaniques et gaulois du Ve siècle commencèrent par excommunier les gladiateurs, et en 577 au plus tard, on assista aux derniers jeux du cirque du premier millénaire ; l'archéologie confirme le déclin, à cette même époque, des cirques occidentaux progressivement reconvertis ou démantelés.

Dans le cadre ainsi tracé, il revint aux autres participants du colloque d'expliquer comment, dans les siècles qui succédèrent au monde romain, l'*agôn* acheva de disparaître ou quels furent, dans certains cas, ses avatars. Se posait notamment la question de savoir si le sport antique avait pu faire l'objet d'un transfert vers des disciplines toujours compétitives, également régulées, mais moins portées vers la mise en valeur du corps humain. Mais même dans ce champ des ersatz de sport, la réponse semble largement négative. La pratique des jeux de société, définie par toute l'Antiquité gréco-romaine comme une vertu civique, une école de courtoisie et un fleuron de l'aristocratie, fut reléguée au rang d'enfantillage lorsque, à partir du VII^e siècle, les

facteurs de virilité se concentrèrent vers la chasse et la guerre (Bruno Dumézil/ univ. Paris Ouest-Nanterre-La Défense). Il en alla de même pour la rhétorique, autre discipline agonistique de l'Antiquité, pratiquée alors dans le cadre de jeux publics qui ressemblaient à nos concours de plaidoiries : ces spectacles ont subi les effets de la législation hostile aux fêtes païennes, de sorte qu'ils furent probablement interdits dès 342. Il restait évidemment loisible de concourir par le verbe, mais ce n'était plus dans le cadre d'un spectacle public, car celui-ci se voyait reprocher notamment de favoriser la démagogie dans l'éloquence (Stéphane Gioanni/ univ. Paris I-Panthéon-Sorbonne).

Mais les vertus chrétiennes, sous la forme d'une piété extrême ou d'un zèle missionnaire, n'offraient-elles pas une nouvelle voie pour l'*agôn* ? Celui qui espérait retrouver ainsi des compétitions (para-) sportives au haut Moyen Âge allait être déçu par les communications consacrées à ce thème. À propos des rivalités entre le clergé catholique et les représentants d'autres religions, il fut ainsi démontré qu'il exista certes, au haut Moyen Âge, des discussions religieuses publiques, mais que l'objectif consistait essentiellement à protéger ses propres ouailles contre l'influence de l'ennemi, plutôt qu'à vaincre celui-ci sous la forme d'une conversion (Hans-Werner Goetz/ univ. Hambourg). En ce qui concerne le martyre, l'évolution du discours fut plus ambiguë : bien évidemment, le décès des premiers chrétiens au nom de la foi fut valorisé durant tout le Moyen Âge, et Tertullien employa même à ce sujet la métaphore des jeux du cirque dans lesquels les martyrs auraient été les vrais vainqueurs. Mais d'une part, cette métaphore avait pour but de discréditer les jeux tels qu'ils avaient vraiment été pratiqués, et le même Tertullien fut l'un des principaux contempteurs des jeux du cirque romains ; d'autre part, le zèle recommandé aux chrétiens du Moyen Âge était désormais le martyre blanc, caractérisé comme un effort sur soi-même plutôt que comme une mort sanglante face au bourreau. C'était donc désormais un jeu bien plus discret que l'on proposait, sans excès, ni valorisation individuelle visible, ni spectateurs, donc aux antipodes du sport antique (Marie-Céline Isaïa/ univ. Jean Moulin-Lyon III). La même évolution, enfin, est perceptible dans l'évolution de l'expression antique d'« athlète de Dieu », couramment attribuée à saint Paul mais pas réellement attestée avant les récits concernant les premiers martyrs : ce syntagme n'incitait-il pas admirablement à concevoir un sport chrétien ? La réalité historique fut plus nuancée : non seulement l'expression fut rarement employée avant la fin de l'époque carolingienne (on privilégiait au contraire les métaphores issues du champ lexical de la guerre qui constituait, elle, une activité reconnue), mais elle restait appliquée essentiellement aux martyrs antiques, sans définir un mode de vie envisagé pour les chrétiens de l'époque en question (Geneviève Bühner-Thierry/ univ. Paris Est-Marne-la-Vallée). Les autorités du haut Moyen Âge ne forgèrent pas davantage un nouveau type d'*agôn* qu'elles n'avaient laissé subsister les formes antiques de compétition sportive.

À cet étiage mérovingien et (surtout) carolingien, le colloque opposa deux contrepoints, dont le premier est d'ordre géographique. En effet, le rythme de l'effacement des compétitions varia considérablement selon les espaces considérés : si le monde franc fut en tête de peloton dans ce processus, les zones périphériques de l'Europe préservèrent, sous une forme ou sous une autre, les compétitions performatives. Deux contributions rappelleront ainsi qu'en Irlande, les courses de char ou le *hurling*, un jeu de balle et de crosse, furent non seulement tolérées mais prises en charge par les puissants, avec un système d'assurance-accidents pour les compétiteurs, et placées au cœur des grandes manifestations publiques et des critères d'excellence princiers : il

fallut ici attendre le XIVe siècle pour que ces exercices soient interdits au nom des nombreux accidents qu'ils produisaient (Jean-Michel Picard/ *University College* Dublin et Alban Gautier/ univ. du Littoral- Côte d'Opale- Boulogne-sur-Mer). Par ailleurs, on s'efforça également d'analyser la polygynie médiévale (possible lorsqu'un homme s'unissait à des épouses de rang secondaire, ou à des concubines passagères) en tant que manifestation compétitive, dans laquelle le meilleur était celui qui s'attachait le plus grand nombre de femmes, ou les plus attractives ; ce thème était certes aux limites du sujet embrassé par le colloque, mais il permit de suggérer une relation causale entre la compétition et l'absence de hiérarchie : évoquant des espaces périphériques de l'Europe, considérés comme moins hiérarchisés que le monde franc à la même époque, l'orateur proposa d'expliquer cette polygynie récurrente par l'absence d'une forte organisation verticale, ce qui favorisait les formes de compétition (Jan Rüdiger/ univ. Francfort-sur-Le-Main).

L'autre contrepoint par rapport à l'absence d'agôn franc était à chercher dans la période qui suivit l'époque carolingienne. Plusieurs contributions du colloque se concentrèrent en effet vers ces siècles tardifs du haut Moyen Âge, pour constater et tenter d'expliquer la résurgence des compétitions sportives à partir du Xe, et surtout du XIIe siècle. Durant cette période, en effet, les jeux de société, au premier rang desquels les échecs, connurent un regain de succès (B. Dumézil) ; les concours entre troubadours occupèrent la place laissée vacante par les jeux rhétoriques publics de l'Antiquité (Florian Mazel/ univ. Rennes II-Haute-Bretagne) ; les tournois firent leur apparition, probablement au cœur des épisodes guerriers avant de connaître une régulation plus accentuée (Dominique Barthélemy/ univ. Paris IV- Sorbonne) ; le catholicisme même fit une place croissante à l'agôn, ce dont témoigne notamment l'expression d'« athlètes de Dieu », désormais couramment appliquée aux missionnaires (G. Bühner-Thierry). Pour expliquer cette marée montante, plusieurs facteurs furent invoqués par les orateurs, et sans doute étaient-ils réellement aussi divers que l'étaient les disciplines concernées. On suggéra notamment que les retrouvailles avec les textes antiques avaient certainement contribué à cette résurgence ; qu'il pouvait aussi s'agir en partie de structures immanentes à l'Occident d'ancien régime, mais qui avaient été étouffées provisoirement sous la chape carolingienne ; ou encore que l'expansion européenne vers l'Est avait pu favoriser une émulation entre les conquérants militaires ou missionnaires, elle-même à l'origine d'un discours de compétition. Éruption ou résurgence ? Il reste bien des éléments à expliquer dans l'histoire de la compétition altimédiévale, et les prochaines rencontres de ce cycle de recherche prendront certainement le relais. Une chose est sûre : étant donné le niveau auquel la barre a été placée lors de ce premier *round*, l'IFHA a tout intérêt à rester dans le jeu.

NOTES

1. Le volume doit paraître chez Brepols à Turnhout, dans la collection « Haut Moyen Âge ».
2. On trouvera les comptes rendus de cette participation dans les précédents numéros de la *Revue* : *BullMHFA*, 41 (2005), p. 55-62 ; *BullMHFA*, 43 (2007), p. 15-19 ; *BullMHFA*, 44 (2008), p. 23-28.

3. Là encore, l'IFHA participe activement au projet : avant même le colloque de Francfort, c'est dans les locaux de l'institut que fut élaboré le programme de ce nouveau cycle. Voir notamment *RevIFHA*, 1 (2009), p. 70-76.
4. <http://www.ifha.fr/spip.php?article411>.